

eût entendu voler une mouche, quand la musique commença, et l'attention ne fit que croître sans cesse. Puis les chœurs éclatèrent, avec la puissance d'un ouragan, et les âmes se mirent à frissonner. Hændel était à l'orgue. Il voulait surveiller et diriger son œuvre, mais bientôt elle se sépara de lui, il se perdit en elle, elle lui devint étrangère comme s'il ne l'avait jamais entendue, comme s'il n'en eût point été l'auteur ; une fois de plus, il fut emporté par son propre élan. Et quand s'éleva l'*Amen* final, il ouvrit involontairement la bouche et se mit à chanter avec les chœurs, à chanter comme jamais il n'avait chanté : il se rendait grâce à lui-même, tout en rendant grâce à Dieu pour cette œuvre qu'il lui avait envoyée, au plus profond de sa détresse, pour cette flamme à laquelle il s'était allumé. Lorsque les cris d'enthousiasme des auditeurs emplirent la salle, il s'esquiva.

* * *

La digue était rompue. Maintenant le fleuve sonore s'était remis à couler à travers les années. Rien ne pouvait plus abattre Hændel, terrasser le ressuscité. Une fois de plus l'opéra qu'il avait fondé fit faillite, une fois de plus les créanciers le tourmentèrent : mais à présent il restait ferme et endurait toutes les contrariétés avec insouciance ; le sexagénaire allait son chemin que jalonnaient ses œuvres telles des bornes milliaires. On lui causait toutes sortes de difficultés, il les surmontait glorieusement. Puis l'âge lui ôta peu à peu ses forces, ses bras s'engourdirent, la goutte lui tordit les jambes, mais il ne cessait pas de créer. Finalement il perdit la vue : il devint aveugle en écrivant son *Jephté*. Il continuait pourtant de composer dans sa cécité comme Beethoven dans sa surdité, infatigable, invincible et d'autant plus humble devant Dieu que sur terre grandissait sa victoire.

Comme tous les vrais et consciencieux artistes, Hændel ne tirait pas vanité de ses œuvres. Mais il en était une qu'il aimait : *le Messie*, parce qu'elle l'avait tiré de son abîme, parce qu'il avait trouvé en elle la délivrance, et tous les ans il la faisait jouer à Londres, abandonnant régulièrement les cinq cents livres de bénéfice de la représentation au profit de l'hôpital. C'est avec cette œuvre qu'il voulut prendre congé du monde. Le 6 avril 1759, déjà gravement malade, le sexagénaire se fit conduire une dernière fois à la salle du concert ; le colosse aveugle était là au milieu de ses fidèles, parmi les chanteurs et les musiciens, sans que ses yeux éteints pussent les voir. Mais quand il entendit les vagues sonores déferler dans un élan tumultueux, quand lui parvint ce cri de joie de la certitude poussé par cent poitrines dans un bruit de tonnerre, son visage fatigué s'éclaira et devint radieux. Il agita ses bras en mesure, il chanta avec gravité et ferveur, faisant penser à un prêtre devant son propre cercueil, et pria pour sa délivrance et pour celle de tous. « La trompette retentira »... Les cuivres éclatèrent, il tressaillit et tourna ses yeux sans regard vers le ciel comme s'il était déjà prêt pour le Jugement dernier : il savait qu'il avait bien accompli sa tâche. Il pouvait se présenter la tête haute devant Dieu.

Émus, ses amis le ramenèrent chez lui. Ils sentaient que ce concert était un adieu. Dans son lit, il remua encore doucement les lèvres. Il voudrait bien mourir le Vendredi Saint, murmura-t-il. Les médecins s'étonnèrent, ils ne comprenaient pas : ils ne savaient pas que ce Vendredi Saint était le 13 avril, jour où une main puissante l'avait terrassé où grâce au *Messie* il s'était relevé pour l'éternité et où pour la première fois il avait fait entendre son œuvre au monde.

Sa volonté exceptionnelle commanda à la mort comme elle avait autrefois commandé à la vie. Le 13 avril ses forces l'abandonnèrent. Il ne voyait plus, il n'entendait plus, son corps volumineux gisait inerte au milieu des coussins comme une énorme conque vide. Mais de même que le coquillage vide retentit du mugissement de la mer, une musique chantait en lui, imperceptible, une musique étrange et magnifique, lentement qui libérait son âme pour la transporter dans les flots harmonieux de l'Irréel. Et le jour suivant, tandis que les cloches de Pâques dormaient encore, ce qu'il y avait de périssable en Georges-Frédéric Hændel mourut enfin.

La Résurrection de Georg Friedrich Hændel

de Stefan Zweig (1881-1942)

extrait du recueil

Les Heures étoilées de l'humanité

est paru, en français, en 1939.

ISBN : 978-2-89668-144-0

© Vertiges éditeur, 2009

— 0145 —